

Journées d'Automne de l'Association Régionale des Orthophonistes
à BESANCON, les 16 et 17 Octobre 1982.

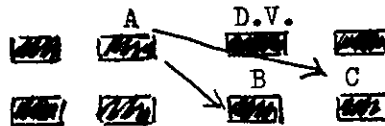
VOIX, VISAGE, VIOLENCE.

Denis VASSE *

(Texte établi à partir des notes de J. Combette et M. Onimus)

Dans les rééducations ou les relations thérapeutiques, les préoccupations de la technique, de la rigueur, du discours peuvent être si envahissantes qu'on risque de ne plus percevoir ce qui se passe entre les visages du patient et le nôtre, ni la violence qui parfois s'y déploie.

Dans le train qui m'amenait à Besançon, j'occupais cette position:



Les jeunes gens A,B,C parlaient entre eux des choses de la vie quotidienne. Ce faisant, la jeune fille A qui ne me regardait pas "était dans mon oreille". J'avais cherché à la convoquer du regard, mais elle ne me voyait pas. Pris dans cette situation insupportable, je suis allé m'asseoir ailleurs. J'étais dans la situation du bébé ou de l'enfant au-dessus duquel on parle, sans s'adresser à lui. Et c'est la source d'une violence fantastique, ce peut être la source d'une psychose. Les psychotiques sont engrammés par un discours où ils n'ont pas de place, où ils ne sont pas accrochés, un discours qui ne leur est pas adressé.

Une voix ne s'adresse à nous que pour autant qu'elle autorise une sorte de face à face, c'est à dire qu'elle renvoie à un visage qui s'adresse à nous: ce sont alors deux visages qui se parlent. Dans une relation de face à face, de rééducation par exemple, on oublie presque cela. On voudrait voir céder les difficultés de l'enfant au nom d'une technique. L'échec de la rééducation de l'Enfant Sauvage s'explique largement ainsi: il n'était qu'un "objet de soins" pour le Dr Itard, pris tout entier dans la technique.

Si la voix, les mots, persécutent les fous, les psychotiques, c'est qu'ils ne sont pas référés pour eux à un visage: ces psychotiques sont livrés à un appareil de discours qui ne les concerne pas.

Un berceau peut être un rempart contre la voix. Car, penchés sur un berceau, les parents ne peuvent qu'être déséquilibrés dans leur narcissisme. Tout enfant précipite ses parents vers la mort. Ceux qui ont vu naître un enfant, qui se sont penchés sur son berceau, penchés suffisamment pour éprouver un peu le déséquilibre de leur propre narcissisme ne peuvent qu'être étonnés de ce qui leur en vient: une voix. Une voix qui vagit, qui hurle ou qui musicalise des sons. Un cri.

* Psychanalyste à Lyon.

La Voix. Le Corps. L'écriture.

La voix commence par un cri; elle se charge des signifiants du langage en ceci qu'elle les fait jouer là où ils sont captés, déchiffrés, lus, écrits: dans le corps. Le cri est le premier pas vers le symbolique. Le cri, chez tout homme est un texte qui parle. Si on l'oublie, on tombe dans la psychologie, laquelle est un mécanisme de l'esprit cohérent, mais qui peut laisser tomber complètement celui dont elle parle.

Le Corps, pour un analyste en particulier, est un texte qui lui parle. Non pas un texte qu'il devine et interprète à tort et à travers selon les normes d'un savoir à priori, mais un texte qui a une voix, qui se lit, et qui trouve son fondement dans les effets de son déchiffrement. Nous savons que nous avons parlé à quelqu'un ou que quelqu'un nous a parlé dans la mesure même où ce qui a été dit provoque des actes d'un côté ou de l'autre qui modifient le discours. En ce cas, il s'est passé quelque chose dans la rencontre: elle nous a délogé de l'imaginaire. "Avoir l'impression qu'il s'est passé quelque chose " en soi ne signifie rien.

L'Humanité est ainsi faite: un texte unique, le corps, avec autant de manières de le lire que de corps. Paradoxe: le corps est tout à la fois le lieu du texte et le lieu du Sujet. Entre les deux, la Voix.

Cette voix est aussi bien entre moi et moi qu'entre vous et moi, avec ceci de particulier qu'elle ne peut être entre moi et moi -vraiment- que si elle est aussi entre vous et moi. Il y a en effet une manière de vouloir prendre le chemin de se connaître sans le vouloir vraiment. On est alors quelque part dans le mensonge ou le refus. Se dire qu'on se connaît assez pour ne pas avoir à parler à quelqu'un, c'est ne pas vouloir être délogé de notre position imaginaire (même exacte).

Parler vraiment, c'est prendre le risque d'être délogé de sa position imaginaire. " De quel lieu parles-tu?". Si quelqu'un peut répondre à cette question, s'il dit parler d'un lieu qu'il sait, il est en plein imaginaire, et il ne parle que pour s'enfermer dans cet imaginaire (dans l'esprit de famille, ou d'école, ou dans une idéologie...)

Parler vraiment exige la médiation de l'imaginaire, mais aussi l'acceptation que chutent les images. A cet instant, surgit le Sujet. Le Paranoïaque ne parle que de la position imaginaire où il se trouve, et tout ce qu'il entend ne fait que confirmer ou infirmer sa position, et dans ce dernier cas, il accuse.

Les accents de la voix, sa tonalité, son rythme, ses silences, son timbre, sa musique donnent vie à un texte. Du même coup, la voix donne corps au Sujet. La voix restituée à la lettre, c'est à dire au discours ou au corps ce que l'encre ou la peau, ou la chair risquent de tuer en fixant les mots sur la page. Ecouter la voix d'un enfant (ou de quiconque), c'est donner corps à une présence. C'est ce que disent tous les psychotiques: " Je suis une présence sans corps." "Je ne suis pas touché par les affects" "Je ne peux pas pleurer" "Je ne peux pas rire"... Il n'y a pas de musique. La sécheresse psychotique est terrible.

Quand elle est seulement pré-texte de la voix, comme dans le narcissisme de qui s'écoute parler (l'Universitaire, ou l'Homme politique, ou quiconque), l'écriture -ou le corps- ne dit rien ni de l'Autre, ni du Sujet. Elle n'est plus une médiation. Elle se développe en volutes ennuyeuses à la longue: les redondances du moi, indéfiniment, se dédoublent.

Au contraire, quand elle est un texte traversé par la voix, sans effet de redoublement et sans écho, l'écriture du corps ne parle que de l'Autre et du Sujet, quand bien même personne ne l'imaginerait. La voix fait retentir l'être du langage comme lieu d'échanges des prérogatives du Sujet et de l'Autre. On pourrait ainsi dire: l'être du langage retentit en la voix qui s'entend dans les corps et entre les corps comme la trace d'une rencontre (la voix dans une rencontre, atteste que l'autre n'est pas moi, et que je ne suis pas l'autre.), comme la trace d'une présence qui s'imprime dans la séparation même, dans l'absence.

Cette fonction de la voix, les poètes et les enfants en sont les témoins toujours nouveaux. S'ils ont des oreilles pour entendre, les psychanalystes aussi. Comme n'importe qui.

Lire un poème n'est jamais une activité de pur regard. Quand bien même il serait lu en silence, la voix habite le silence et de là, elle répond à l'appel du langage. Lorsque dans le secret, le chant d'un poème vous atteint en cette loge du silence, il vous déloge et vous êtes comme porté à l'aller dire à votre femme, à votre mari ou à vos amis.

Plus profondément peut-être, mais aussi de manière plus cachée, pudique, à votre enfant. Appel du langage: "Ecoute ça" dites-vous et, toutes affaires cessantes, votre voix -mais est-ce votre voix?- cherche, pour ainsi dire, en votre interlocuteur la zone de silence où résonnent pour lui joie, angoisse, tristesse ou sérénité. "Ca" se met à parler dans le corps.

Aussi bien, en rentrant de l'école, votre enfant interrompra vos affaires quand, de votre bureau ou de votre cuisine, vous entendrez la voix qui le porte:

" Pomme,poire, cerise, abricot
Y en a une! Y en a une!
Pomme, poire, cerise, abricot
Y en a une de trop
C'est Marie gigot
Qui fait des gateux
Pour son bourricot!"

A moins que ce ne soit votre ami qui, se trouvant propulsé de sa table de travail auprès de la vôtre, vous fasse entendre ce poème (1):

" Mon plus profond désir: parler de toi;
ma hantise: te compromettre!
Je ne parlerai plus qu'à toi.
Tant pis pour ma croissance dans ce siècle!
Il parle,sans veiller le mystère de dire,
il pense, mais sans croire aux noces de l'esprit!"

Ce "toi" dont il s'agit n'est pas vous. Vous l'entendez comme celui de la présence que le langage appelle, quand la voix s'empare du silence. Alors elle suspend vos affaires plus que celles de votre prochain. La résonance de la voix suspend nos activités conscientes et médiatise le silence de l'être, ou, ce qui revient au même, le lieu où le discours prend sa source. Cette résonance se développe dans le registre de "l'heureux" et du "grave".

Georges Jean, travaillé par les poèmes qu'il a recueillis dans Le Premier Livre d'or des poètes (2), écrit dans sa courte préface qu'il n'a pas d'autre but que de nous mettre en voix:

(1) Patrice de la Tour du Pin, Psaumes de tous mes temps, Ps 35, p.55 Gallimard 1974.

(2) Seghers, Paris,1975.

" Je dois dire que jamais travail ne m'avait rendu si heureux et si grave. Car il est essentiel qu'un des premiers contacts de l'enfant et du langage passe par la poésie. C'est à dire par l'intermédiaire d'une parole où la "forme du sens" comme disait Mallarmé, retentit dans l'être entier, dans le corps comme dans l'esprit et libère les pulsions profondes en les organisant. Il ne s'agit en aucune façon pour moi de présenter aux petits enfants quelques "suppléments d'âme", comme on dit parfois en parlant de la poésie, ou d'orner leur esprit.

Non, il s'agit d'ouvrir en chacun les cheminements d'une liberté par laquelle le langage est tour à tour un jeu, un miroir essentiel, un instrument de connaissance, de plaisir, de déchirement, et l'une de ces "armes miraculeuses" par lesquelles les hommes de tous les temps, de tous les âges, de tous les pays et de toutes les races affirment leur fraternité et commencent à détruire leurs prisons."

Pour être fidèle à Georges Jean, il faut aller plus loin que lui et dire que la "mise en voix", celle qu'opère la poésie, n'est pas un des premiers contacts de l'enfant et du langage: elle est l'acte même de la conception et de la réception du petit d'homme dans le monde. La "mise en voix" est l'acte d'accrochage dont dépendent toute possibilité de vie pour un enfant qui naît, et toute action thérapeutique.

La voix et le Cri.

Pour les enfants des hommes, la mise au monde est mise en voix. C'est l'acte de conception même. Dans la génération nous donnons corps et nous prétendons souvent garder la parole. Or c'est de ces enfants qu'à nouveau, pour leur avoir donné corps, nous recevons la parole, pour autant qu'ils nous délogent de notre position imaginaire.

Ils parlent? Non, ils crient. Le cri déchire l'opacité de la chair. Cette déchirure d'où sourd le registre de la voix se répercute indéfiniment dans le langage, en rires et en pleurs pour signifier la tendresse ou la colère. Le cri ne se répercutera en mots finalement que pour autant qu'il est, dès le début interprété comme demande. Dans le cri, la voix appelle à partir du "désêtre". (Désêtre du corps: quand il ne peut plus être habité par quelque chose de la voix et des mots.)

La voix tente d'inscrire le Sujet dans l'être du langage qui le précède et qui pèsera sur lui en retour. Le Sujet n'existe qu'à partir de cette inscription originare et à venir.

Dans le cri, la parole crée la déchirure par laquelle les ensations s'ouvrent au langage, et elle témoigne d'un sujet parmi d'autres.

L'angoisse dans laquelle est enfermé le psychotique est ce hurlement muet (cri impossible) dont nous faisons tous plus ou moins l'expérience.

Dans le cri, l'homme joue avec le souffle: il le prend et le lâche. Puis il respire le temps d'une vie en modulant une voix qui ne s'éteindra que lorsqu'il en aura fini de rendre le souffle. La soif d'air qui fait crier le nouveau-né fait soupirer le mourant. Deux cris, le premier de saisissement, le second de désaisissement, témoignent d'un unique désir. Certains refusent de naître en réservant leur souffle. Une défense très forte des psychotiques est leur puissance d'identification extraordinaire aux animaux et surtout aux arbres: ils leur donnent une "nouvelle peau" qui les met à l'abri. Le souffle, l'air les caressent, mais ne pénètrent pas en eux. Ils ont peur que cela parle en eux. Nous aussi nous avons peur des mots, à cause de ce qu'ils font résonner en nous.

Entre ces deux cris d'être, de saisissement de la naissance et de désaisissement de la mort, la multiplicité des traces inscrit, dans le corps et dans le langage, le roman d'une histoire toujours offerte à l'interprétation, ouverte. Nul mot en effet n'épuise le cri. Nul discours n'épuise la parole. Nul acte n'épuise le désir. Et pourtant sans mots, sans discours sans actes, aucun cri, aucune parole, aucun désir n'est audible. Audible ici veit dire repérable par la voix et référé à la parole.

A partir du cri de naissance, le bébé joue avec le souffle, le prend et le lâche dans ses cris et ses palilalies. La mère qui n'entend pas inconsciemment ce jeu de l'enfant avec le souffle et la parole (qui par exemple le fait taire avec le sein ou le biberon) l'enferme dans la pire des tenailles.

Le cri est ainsi l'irruption de la voix dans le langage. En lui le souffle et la parole se nouent. Il ne devient demande, cri de haine et d'amour que dans la mesure toujours mitigée où, à travers lui, c'est précisément la voix qui est entendue au lieu de l'Autre. Dans l'écoute du bébé qu'elle traduit en mots, la mère signifie que la parole vient à la rencontre avec le nouveau-né dans la séparation abyssale de l'altérité où il accède. La voix fait résonner en lui la parole, preuve qu'il entend déjà.

La surdité.

Les plus terribles conséquences de la surdité des parents ont là leur source: elles naissent de ce qu'ils n'entendent pas la voix dans le cri afin de le traduire en mots pour l'enfant. Si l'enfant crie et que la mère se met des boules de coton dans les oreilles parce qu'il la dérange, ou qu'elle lui met le sein dans la bouche pour qu'il s'arrête, ce qui revient au même, la vérité est qu'elle ne veut pas l'entendre. Les rétractions du narcissisme et les débordements d'amour sont mêmes: ils rendent sourd.

Alors l'enfant est perdu dans un cri sans modulations, dans un hurlement muet, qui laisse son corps et sa chair étrangers aux mots. Bien mieux les mots qui viennent heurter ses oreilles n'ont rein à voir avec sa voix, la voix qui cherche à se faire entendre dans la déchirure du cri: les mots ne se différencient plus des choses, ils remplissent le corps, l'assaillent ou l'emprisonnent comme des matières sans rapport avec celui qui cherche à se dire. Ces choses-mots annulent le corps comme endroit où ça parle vraiment: prisonnier de la surdité des adultes, il ne peut mot dire. Il est au contraire l'objet d'une malédiction sui l'installe dans la crispation sempiternellement régressive d'un refus qui devient refuge, ultime et dérisoire protection contre l'agression des mots qui ne lui parlent pas. En lui les mots des autres ne s'adressent pas à lui et l'altérité se brise avec la disparition de la parole. Ce non-ancrage dans l'ordre du désir par la médiation du langage est ce qui arrive au psychotique. Il restera alors étranger à son corps car les mots lui sont étrangers. Ils l'altèrent sans l'affilier à l'Autre du langage. Ils l'encombrent jusqu'à la suffocation mais sans susciter sa soif de rencontre. L'étrangeté apparaît là où l'Autre en sa promesse fait défaut. Ce peut être des Surdou s psychotiques "fonctionnant" techniquement d'une manière impeccable, encouragés par la société qui valorise leur langage "exact", jusqu'au moment d'une décompensation à l'occasion d'une difficulté.

Jérome n'a pas tout à fait quatre ans. Il m'est envoyé par un médecin de la ville, car il présente un retard de langage, des crises avec un E.E.G. perturbé (on pense à des crises d'épilepsie); il est maladroit, il tombe constamment, il est mou. Il n'a jamais été possible de le voir

seul pour un entretien... et l'enfant et la mère ont participé à des sortes de groupes à visée thérapeutique.

Au premier entretien que j'ai avec les parents et leur enfant, le fantasme de la mère apparaît massivement: depuis qu'elle était enceinte, elle a toujours été persuadée que cet enfant ne serait pas normal et le rapport qu'elle entretient avec lui est malheureusement classique. Il est fait d'une préoccupation constante qui maintient l'enfant prisonnier du regard, des mains, du giron et qui transpire une exaspération difficile à contenir. Après un moment d'entretien avec les parents, je leur demande de quitter la pièce en disant à Jérôme que je vais parler avec lui. L'étonnement intrigué de la mère ne me fait pas céder, pas plus que la tentative de fuite de Jérôme. La porte fermée, Jérôme se met à hurler et entre dans une sorte de crise de pleurs et de rage épouvantable. En quelques minutes et après avoir tenté d'ouvrir la porte - ce à quoi je ne me suis pas opposé autrement qu'en disant à chaque fois un "non" déterminé - il se roule par terre et à une cadence infernale trépigne en frappant ses talons sur le sol. Il hurle: "Je veux Maman, je veux Maman". Je suis au-dessus de lui comme penché au-dessus d'un berceau et dans les moments de silence qu'il laisse, je lui raconte la manière dont moi, j'ai entendu ce que m'a dit sa mère. J'ajoute que si ses parents sont dans la salle d'attente et lui ici, c'est parce que c'est moi qui l'ai demandé et qu'ici c'est moi qui commande. Ce qu'il conteste: "Non, c'est moi qui commande" avec une netteté et une façon impérative qui lui fait complètement oublier sa mère. Sa rage durera jusqu'à la fin, au retour des parents, où, quelles que puissent être mes invitations à plus de modération, mère et fils se recollent dans un ventre à ventre effrené. Le regard de la mère triomphe un peu à mon endroit, mais tout en essayant de mettre un peu d'air par la parole, de carder cette bourre relationnelle étouffante, et tout en me disant que j'entreprends quelque chose de difficile, je conviens avec les parents que nous commençons tout de suite et que j'attends Jérôme dans deux semaines.

Quinze jours après, je m'approche de la porte de la salle d'attente: "Tu viens, Jérôme?" A ma grande surprise - pour ne rien dire de celle de la mère - Jérôme, décidé, me suit jusque dans la pièce où je reçois. Crayon, papier, il s'assoit comme un grand, et avec un langage impeccable, tout en traçant quelques lignes, il a avec moi une conversation au cours de laquelle avec un sourire détendu il évoquera son attitude à notre première rencontre et fera allusion, le reprenant à son compte, à ce que je lui ai dit. Parlant d'un avion qu'il fait voler, il commentera: "Si on ferme pas la porte de l'avion, on tombe, on meurt, on n'a plus de tête et on nous remet dans le ventre ... pour avoir une tête!"

Comment ne pas y voir la fonction de la porte maintenue close la dernière fois entre sa mère et lui? Rappelant ce que sa mère avait dit devant lui, sa peur qu'il ait une tête mal faite, qu'il soit retardé, et la culpabilité mortifère et exaspérée qui s'en suivait chez elle, je lui dis: "Tu avais peur qu'elle te tue". "Non" me répond-il. "j'avais peur qu'elle ne voulait

pas m'emmener vers la madame". Jérôme en effet va maintenant à l'école... et la grande inquiétude qui trouvait sa justification dans le ventre à ventre avec sa mère... était bien qu'il en serait incapable.

Nous restons une demi-heure ensemble, mais j'avoue que quand il part, je suis proprement étonné. D'autant que, avant de partir, il me dit avec un sourire que sa mère lui a promis aujourd'hui une glace au chocolat s'il ne pleurerait pas avec moi. Nous avons bien ri.

La semaine suivante, le père et la mère de Jérôme l'accompagnent et je ne reconnais pas Mme S. Au cours de la séance, ce qui m'apparaît avec netteté, c'est l'intelligence et la parfaite diction du gamin, la manière adéquate dont il manie le langage. Nous nous retrouvons tous les quatre à la fin de la séance. Le visage de Mme S. a perdu son agressivité, et elle en est transformée. Elle ouvre la bouche pour me dire que "ce n'est plus le même", que ça alors "c'est un miracle", "même la maîtresse"... Nous avons alors une longue conversation où nous reconnaissons ensemble que souvent des enfants changent... et qu'il est difficile pour les adultes de changer aussi avec eux, que l'on est coincé par l'image qu'on avait d'eux et que c'est difficile de s'en défaire.

Nous n'avons pas d'autre travail à faire, souvent, que de ménager, contre vents et marées, dans la crispation entre refus et colère, aussi bien chez l'enfant que chez la mère, l'espace où le cri de l'enfant peut devenir parole. Cet espace-là s'ouvre là où il est écouté.

L'écoute est une alliance.

Parler, c'est être du côté de la question. Parler

en public, c'est prendre le risque de laisser ouverte la question de l'homme. C'est l'écoute qui ouvre l'espace de la parole. La Loi d'Israël commence par ce commandement: " Ecoute, ô Israël." Ecouter est l'acte inaugural, qui est de l'ordre de l'altérité.

Ecouter quelqu'un, c'est faire alliance. C'est un contrat dans lequel il y a toujours un plus fort et un plus faible. Par contrat, le plus fort aide à ce que le plus faible soit respecté. Cela suppose que le faible et le fort restent des entités séparées; cela suppose donc une loi.

Ecouter quelqu'un dans l'alliance, c'est toujours l'écouter au-delà de ce qu'il dit. Il faut relire Freud, dans "Au delà du principe de plaisir." 1920.

Les effets de l'écoute ont leur source au même endroit que les effets de la surdité. Ils naissent de ce que quelqu'un d'autre entend la voix dans le cri et la traduit en mots pour le sujet naissant, en demandes. Exemple: votre enfant crie et vous dites: "il a faim". Vous le dites hors de toute inflation dévouée: vous le dites là où le cri fait une brèche dans votre narcissisme, je veux dire dans la logique de votre moi qui a envie de dormir ou de travailler... Alors l'enfant se trouve représenté par la voix qui le porte dans une alliance dont l'Autre est l'initiateur, celui qui promet et qui donne dans un silence, à la frange duquel ses oreilles viennent s'ouvrir en quête d'un sens; les mots et ce qui s'ensuit signifient son corps. L'enfant devient corps de langage. D'où le double bénéfice

d'une satisfaction pulsionnelle de la chair et d'une ouverture dans le champ originaire de la parole: là où disparaît l'objet, le lait, en même temps que disparaît la faim apparaît la dimension de la rencontre. Cette substitution "gratuite" des mots du langage aux nécessités pulsionnelles est symbolisation par la parole: avec elle, la disparition de ce qui est apparu dans l'espace et le temps du corps devient signifiante de l'existence du désir, de sa réalité symbolique. Quelqu'un d'autre naît dans la matrice même où il est imaginé. Etre père ou être mère, c'est l'autoriser à en sortir. La soif et la faim, ce sont les supports à la fois imaginaires, réels et symboliques de nos rapports avec l'autre et avec nous-même comme autre. Si les mots de la mère symbolisent pour le petit enfant ses sensations, alors ils l'ouvrent à l'altérité.

Chez le sujet parlant, les mots ne remplissent plus le corps sans rapport avec lui. Ils le délivrent; ses yeux et ses oreilles s'ouvrent, dans la mesure où l'objet imaginaire qui organisait son univers chute. Cela passe par la nuit de la "déprime". La déprime n'est pas une maladie. La récupérer dans l'ordre de la médecine, c'est une des manières de fermer là où ça s'ouvre. Chez nous tous, la déprime est ou a été le lieu où nous sommes apparus là où nous ne nous attendions pas.

Le petit enfant va jouer avec les mots dans la mesure où ils disent bien à la fois les sensations et l'altérité. Et ces mots seront pour lui béné-diction: ils "diront bien" que nous avons un corps dans un rapport à l'autre. L'enfant accède à l'être du langage dans le désir jamais comblé de la rencontre: il a soif de parler, c'est à dire d'ex-sister de ses sensations (de se situer hors de ses sensations). Risque ultime de la parole qui fait advenir l'Autre au lieu du même.

La sortie du chaos.

Nous sommes maintenant à pied d'oeuvre pour entrevoir a contrario ce qu'est le jeu de la violence: la violence est ce qui abuse le sujet en l'ignorant.

Il n'y a pas un Sujet tout prêt qui développerait ses possibilités. Il n'y a de Sujet que naissant dans la chute répétée de l'imaginaire qui est sa matrice. C'est vis à vis de l'enfant, et dans l'enfant que cette violence est maximale. Ignorer le sujet, c'est ne pas vouloir être le témoin que "ça parle" dans un enfant. C'est quand nous ne voulons pas (ne pouvons pas) entendre que ça parle en nous. Ce refus ou cette impossibilité livre le corps de l'enfant au chaos de ses fantasmes. Ne pas lui parler, c'est le reléguer dans le dédoublement, qui est de se parler à soi dans un enfermement, sans ouverture. Se parler à soi-même, c'est le contraire de la parole. Chaos d'une pure logique binaire qui par son constant retournement en contraires pulsionnels, épuisent le corps. C'est parce qu'il est vraiment parlé à un enfant qu'il peut se savoir et bon et méchant. Cette opposition duelle binaire (tout bon, ou tout méchant - tout plaisir, ou jamais de plaisir) est toujours une défense, c'est à dire toujours le refus d'écouter. En tant qu'elle prend la place de la structure ternaire, cette opposition binaire est la violence.

Ce qui s'oppose à la violence n'est pas non-violence, mais la parole même en ce qu'elle excède la logique de la pure opposition des contraires et la brise. Elle l'excède parcequ'elle en est l'origine et elle la brise parcequ'elle situe le sujet dans la différence qui l'instaure et non plus dans l'opposition qui la nie. La parole révèle, dans la brisure

de l'imaginaire logique, l'Autre du langage qui parle quand "ça" parle et qui ne s'offre à aucune spécularisation: alors apparaît le visage.

Cette violence du désir, qui s'oppose sans réversibilité à la violence du chaos, n'a qu'un nom: la paix, qui n'est pas évitement du combat entre la vie et la mort, mais risque enfin pris de vivre en mortel et de mourir en vivant. Le visage de quelqu'un qui va mourir va se mettre à parler, fut-ce un instant, si on lui parle, non comme à quelqu'un de déjà mourant (ou mort), mais comme à celui qui est encore un vivant. La paix s'instaure par l'opération de la "castration symbolique". Avec elle, l'opposition des mots dans le langage devient signifiante du sujet parlant. La castration introduit la double dimension - celle de la loi et celle du désir - qui indique et symbolise la position du sujet par rapport aux pulsions qui l'agitent et par rapport à l'Autre. L'homme ne sera véritablement sujet du désir que pour autant qu'il est sujet de la loi, qu'il habite un corps. L'introduction de cette double dimension a un inévitable corollaire: la peur de ne pas être sujet, comme si cela dépendait du seul rapport à la loi dans une tentation indéfinie de maîtrise imaginaire; la crainte de le devenir, comme si cela dépendait du seul rapport à l'Autre dans une confusion sans loi. En faisant jouer cette double dimension, la castration symbolique autorise l'appartition du visage de l'homme au milieu du chaos. Ainsi se trouve manifesté qu'elle ne peut être que de l'ordre de la parole vraie: elle sépare (de la mère, du chaos, de la sensation...), et cela pour autant qu'elle promet dans l'ordre symbolique.

" Il reste toujours vrai que seule la raison peut donner le contentement, que seule elle est le contentement mais il n'est pas moins vrai que cette raison ne saurait être pour l'homme que dans le médium de la violence: car jamais l'homme ne sort du domaine où la violence, la peur, la peur de la peur sont possibles. Il ne suffit pas de faire comme si la violence n'existait pas, de ne pas en parler, de refouler la peur: elle s'annonce même au philosophe dans la peur de la peur; encore dans l'homme qui veut être raisonnable, qui se veut raison, la passion reste le ressort de son mouvement de fuite devant le mouvement et le devenir, et la violence, ce qui ne dépend pas de lui, mais lui arrive, est ce qui lui donne le courage de sa peur. Il faut qu'il se tourne vers la violence et qu'il la regarde en face." (1)

J'ai toujours été saisi d'étonnement au cours des cures d'enfants ou d'adultes de l'apparition du visage, si j'ose ainsi dire. Il est l'effet visible, à l'insu même de l'analysant de la "castration symbolique", de la mise en place à frais nouveaux de sa double dimension. Je dis "apparition du visage" car lorsque cela se passe, c'est toujours repéré en relation avec la crispation ou la distraction, ou la dysharmonie antécédente des traits. Tout à coup ou progressivement apparaît un visage qui regarde en face.

Castration symbolique et promesse

Le philosophe nous dit que "la raison qui fait accéder au silence rempli de la présence ne saurait être que dans le médium de la violence" et qu'"il faut que l'homme se tourne vers la violence et qu'il la regarde en face". Comment regarder en face ce qui nous entoure de toutes parts, ce au milieu de quoi nous sommes? Le risque est grand de tourner en rond.

(1) Eric Weil, Logique de la philosophie, Vrin, Paris 1950, P.21

Pourtant ce n'est pas à cela qu'Eric Weil veut nous conduire: il parle d'une violence qui ne dépend pas de l'homme lui-même mais qui lui arrive - d'ailleurs, de l'hétérogène, de l'Autre - et qui lui donne le courage de sa peur .

Evoquer le courage de la peur, c'est évidemment faire le chemin qui conduit à réaliser la menace. Et qu'est ce que la menace suprême pour l'homme? Est-ce seulement de mourir? Ou n'est-ce pas plutôt de mourir sans avoir pris le risque de vivre en homme, c'est à dire sans avoir été introduit dans la problématique du désir? N'est-ce pas de vivre sans s'être risqué -ou avoir été risqué- dans la parole au milieu des pulsions qui l'agissent et le sollicitent de tous côtés? Le risque premier et dernier pour l'homme est le risque assumé, au milieu des signifiants pulsionnels auxquels il est subordonné, de s'en remettre à la parole de l'Autre en tant qu'elle est promesse. Là où il y a promesse, il y a attente d'un devenir.. Là où il y a attente, il y a danger et menace de ne pas voir la promesse se réaliser.

L'attente est la seule dimension du temps pour le sujet. Le Psychotique vit hors du temps. Chez lui, dans la cure, le moment où l'état psychotique se déserre est celui de l'attente. Qui dit attente dit forcément attente de la rencontre. Le psychotique ne fonctionne plus alors automatiquement. Il faut remettre des mots sur ces choses-là, car les patients sont paniqués par cette nouvelle expérience, et en même temps ils disent qu'ils vont mieux. Ils ne savent pas ce qu'est l'attente. Ils perdent leurs repères et entrent, avec une très grande souffrance dans le monde symbolique. L'analyste prend peur, débordé de tant de signifiants de la souffrance, et risque d'arrêter la cure s'il n'est pas lui-même dans une certaine paix.

"Je deviens un homme. J'ai oublié de mettre de l'essence dans ma voiture" dit un patient. Ce relâchement de l'automatisme va de pair avec l'entrée dans le temps et l'apparition du visage. (Queque chose du refoulement originaire qui n'avait pas eu lieu se fait; c'est pour cela que ça apporte une modification structurale).

Toute parole de promesse fiance l'homme à celui qui la tient. Ces fiancailles font dépendre son avenir de la manière dont la parole va circuler tout au long des signifiants de son histoire. Elles engendrent très tôt la confiance si ceux qui vivent de la parole et la transmettent tiennent leurs promesses; ou au contraire la méfiance si ceux qui la disent la pervertissent et s'en servent pour confondre, non pour trancher et distinguer. Ces fiancailles sont le temps de l'épreuve. Tout nouveau-né est fiancé par la parole qui l'a engendré à l'Etre du langage, à l'Autre, par la médiation des autres. Convoqué au rendez-vous des pulsions, là où il a soif dans son corps et où il se désaltère, là où se trouvent satisfaites les pulsions de la vie, il y rencontre la parole qui l'altère, qui le marque du signifiant de l'Autre. Ses satisfactions sont subordonnées à la présence et au désir de l'Autre dont il garde au coeur la blessure et la trace. A travers tout ce qui le comble, il éprouve ce qui lui manque, non dans l'ordre de la possession, mais dans l'ordre de l'Etre.

Ce qui s'annonce au philosophe dans la peur de la peur, dont parle Eric Weil, est-ce autre chose que ce que Freud a repéré comme menace de castration? Avec elle, se conjuguent le jeu des pulsions et la loi du désir.

Il ne peut y avoir menace dans la "castration" que pour autant qu'il y a promesse. La castration n'est "symbolique" que si la menace porte sur la promesse de rencontre, rencontre qui se fait toujours à travers la séparation: dans la mesure où on parle à quelqu'un, on se sépare

de lui, sinon on ne lui parle pas. Il y a toujours dans la parole vraie, une séparation fantastique en même temps qu'une promesse de rencontre. Elle implique alors la foi en celui qui parle. Elle fait dépendre la réalisation du sujet et de son désir, non de l'objet qu'il imagine posséder et qu'il sait ne pas avoir, mais de l'Autre, de celui qu'il ne sait pas mais qui fait qu'il parle. Son désir dépend de ce qu'il ne sait pas, de ce qu'il n'imagine pas, de ce qui seulement l'appelle.

Cette dépendance à ce qu'il ne sait pas est ce qui le libère de son imaginaire. Elle le délivre d'avoir à soutenir sans cesse un Savoir d'où lui viendrait l'être. Elle le tire du milieu de ses repères propres. Du coup, il ne dépend plus de son "moi". Il est dépossédé de lui-même comme de l'autre idolâtrique. Le rapport d'altérité est obéissance et non conformité mimétique. Il est toujours éprouvé du côté du "moi" comme aliénation. Il fait toujours violence à la prétention multiforme du moi à se prendre pour le tout-puissant. Là se dresse la ligne Maginot de tout ce que Freud a appelé résistances, défenses, refoulements secondaires. Pour dire les choses de manière encore plus concise: la castration symbolique interdit au sujet d'être l'interlocuteur du Moi (ce qui d'ailleurs l'identifierait à un Surmoi imaginaire) pour devenir ce qu'il est, inter-locuteur de l'Autre.

C'est donc en tant que la castration symbolique est un acte à deux versants que la limite qu'elle assigne à la jouissance est aussi promesse sur laquelle on peut compter: elle donne, comme le dit Eric Weil, le courage de la peur. La peur de ne pas être aussi bien pourvu que nous avons tendance à l'imaginer pour nous en tirer tout seul devient courage lorsque le petit d'homme découvre qu'il n'a rien à craindre de sa peur, qu'elle ne l'empêche pas d'exister si quelqu'un d'autre vient à sa rencontre dans la parole. Avec le "n'aie pas peur" qu'elle suppose et qui est lui-même épreuve de la foi en ce qui va arriver, on pourrait dire que la castration symbolique recèle une dimension prophétique. Elle préside à la chute de l'objet, retire au moi ses assises imaginaires, et, le temps d'un soupir ou d'une respiration, libère le désir.

Qui peut dire "N'aie pas peur?" L'Autre en qui l'on a confiance, c'est tout. C'est en soi seul que cela peut s'entendre, et si l'on est croyant, c'est Dieu seul qui peut le dire.

Saisissons-nous maintenant que "regarder en face la violence" comme Eric Weil nous recommande de le faire, ne peut pas signifier l'adoption d'une attitude de force ou de défi par rapport à nos pulsions et à notre imaginaire? Cette attitude entraînerait la répression et les désastres que l'on a dits.

Le désintéressement du regard

"Regarder en face la violence" c'est avoir un visage et/ou une voix. Seul un visage peut regarder en face: les effets de vie ou de mort de séduction ou de répulsion s'y donnent à déchiffrer. Regarder en face cela implique ce qu'Eric Weil appelle le "désintéressement" du regard". Ce silence du regard ne peut s'entendre que d'un oeil qui ne cherche pas à se satisfaire de la violence qu'il voit. Le regard silencieux n'est pas curieux de voir. Il ne juge pas. Il ne coupe ni ne pénètre. Seul celui dont la pulsion scopique est castrée, dont l'activité de voir est référée à ce qui parle en lui de l'Autre dont la manifestation est toujours imprévisible, seul celui dont le regard cesse de ne se soutenir que de ce qu'il voit, de son objet, seul celui-là accède au silence du regard, au silence qui autorise le face à face: c'est à dire la constitution ou l'apparition d'un autre visage en tant que manifestation d'un corps lui aussi illuminé par la parole.

Eric Weil nous l'a dit: "Le langage est bon, le langage est vraiment humain parce qu'il permet à l'homme d'arriver au silence du regard, au désintéressement."

On peut dire alors que la castration symbolique délivre le regard de son objet imaginaire et l'ordonne au désir d'une présence encore ignorée, à la réalisation d'une promesse. Elle fait entrer dans le temps de l'attente. Le regard silencieux est le signe visible d'une oreille qui écoute. Un tel regard n'a rien à voir avec la maîtrise de la connaissance et du savoir, fut-il scientifique. Il est à l'opposé d'un regard méprisant qui se nourrit de la méprise qui ne voit que ce qu'elle voit.

Il faut aller plus loin: le regard silencieux est le seul qui peut supporter, dans le transfert, d'être vécu par l'analysant comme un regard méprisant. Justement parcequ'il ne méprise pas; il devient pacifiquement le lieu de projection du regard surmoïque que l'analysant porte sur lui-même.

Que peut signifier alors: "regarder la violence en face", s'il est vrai que seul un "visage" peut se regarder en face? Cela signifie: "regarder en face un visage défiguré", un visage que la parole n'illumine plus ou pas encore. Le courage de le faire peut rendre l'homme à lui-même.

Or "regarder en face un visage défiguré" est justement insoutenable, voire impossible. Et la défiguration du visage la pire qui soit n'est pas celle qui est consécutive aux accidents, au sang et aux cicatrices, ni même celle qui est consécutive à la fixité de la mort, c'est plutôt celle de la psychose: le paradoxe d'un visage déserté par la parole, sans voix. Un visage qui ne figure pas l'homme. Un tel visage oblige à détourner le regard: il ne peut être regardé en face car il ne fait pas face. Il fait violence. Et il faut se faire violence, comme l'on dit, pour y revenir.

Il faut se faire violence pour ne pas lui faire violence, pour ne pas le faire disparaître comme objet inadéquat, ou l'entraîner dans la ronde infernale et multiple de la manipulation prise pour de l'éducation. Il faut se faire violence pour regarder un psychotique, car son regard ne soutient pas le nôtre. Il ne se dérobe même pas: la dérobade du regard est encore ou déjà réponse. Il laisse notre pulsion scopique sans objet, sans support. Il est un pur voir sans regard. Ce pur voir, cette pure pulsion d'un regard vide, est la violence même de la pulsion qui fait disparaître son objet dans la mesure où l'objet ne la code pas de la dimension irréductible de l'altérité. Toute pulsion non référée après coup au langage sans lequel pourtant elle n'est pas, réduit l'Autre à rien: l'objet ne le signifie pas.

A des degrés moindres que dans la psychose, cette réduction de l'Autre à un pur objet pulsionnel, cette négation du sujet, se donnent à lire dans les phénomènes de la délinquance, du meurtre, du viol, comme dans les multiples ruses de nos névroses. Il serait bien trop long d'en développer ici les différents aspects.

Mais alors, s'il faut se faire violence pour "regarder en face" la violence, quelle est l'instance qui peut soutenir l'obligation de se faire violence devant la violence qui nous est faite? Ce ne peut être que dans le courage d'une paix que nul ne peut nous ravir, car elle n'est pas imaginaire, elle est l'irruption en nous de la parole d'un Autre qui nous délivre du miroir de la violence. Ce ne peut pas être par le moyen d'une volonté contraire: sous peine de nous trouver conduits, sans trop de délai, à l'exaspération sado-masochiste de la pulsion intéressée et cela indéfiniment: plus un enfant refuse ses matières et les retient pour satisfaire sa pulsion anale de rétention, plus la mère va les vouloir et lui trafiquer l'anus et le tube digestif... jusqu'au moment où exaspérée, elle va "envoyer chier son gosse" (comme on dit) et où la débacle intestinale dudit gosse s'en suivra. La violence de la rétention anale maintient la mère aux aguets. Elle a tellement besoin de voir l'étron que l'enfant s'y trouve réduit dans une incessante alternative de rétention et d'expulsion:

il devient l'étron imaginaire auquel son corps servirait de doublure. Sans le désintéressement du regard, l'écoute n'est plus un pacte d'alliance et le visage que n'illumine plus la parole est une impasse, celle de la méfiance.

L'impasse du visage: la méfiance.

Ce qui caractérise le jeu des violences pulsionnelles, toutes structurées sur le mode sado-masochiste, c'est qu'au bout du compte on ne sait jamais qui a commencé ! C'est automatique. Cela veut dire que le sujet n'est nulle part représenté dans sa référence à l'Autre, et tout le processus du désir est rabattu sur la répétition d'une violence aveugle qui sidère la parole.

Quand la direction du désir n'est plus indiquée par ce qui l'oriente originellement et antérieurement au surgissement du sujet, par la Loi, l'Homme s'englué dans l'opposition insignifiante de deux discours contraires dans l'ambivalence d'une pulsion qui l'annule. La sensation devient le seul repère de l'enfant qui cherche appui sur l'insistance pulsionnelle et son indéfinie répétition. Et plus il s'y appuie, plus il s'y perd comme en un marécage. Il y cherche un témoin, il n'y trouve que le reflet glauque d'un visage qui n'est pas le sien. Lacan dirait: moins il est barré par le trait unaire et plus il échappe à la représentation par les signifiants qui lui permettraient d'ex-sister. Au lieu d'être promu dans l'ex-sistence, il est confondu dans l'in-sistence.

Lorsqu'il en est ainsi, la violence est majeure. Elle naît et renaît de la certitude inconsciente que rien de bon, aucune parole de paix ne peut venir de l'Autre, ou même d'ailleurs, puisqu'il n'y a personne que moi-même: la seule solution est de ne rien demander. Demander serait s'appuyer sur une promesse et cela est impossible puisqu'aucun visage n'en a donné l'espérance. "Aucun visage"... cela revient à découvrir au cours du travail analytique de l'adulte, un père ou une mère sans visage, un géniteur auquel l'analysant ne peut pas imaginer une face. La forclusion de la parole symbolique entraîne ainsi la dissolution du visage. L'impasse réside dans l'absence de médiations: aucune loi, aucune parole, aucun visage. Il n'y a que l'ivresse arbitraire du plaisir ou de l'envie et la seule protection, contre les autres et contre soi, est la méfiance. Le règne de la méfiance qui veut qu'on ne puisse faire foi à personne instaure la certitude paranoïaque et sa malédiction.

°°

Il est vrai que de l'exercice de la parole dite ou écoutée dépend tout pouvoir. Et un pouvoir qui n'est pas ordonné à la réalisation de la promesse de rencontre que médiatise la loi, trahit le désir de l'homme en tant qu'il est désir de l'Autre (Lacan). Il ne cherche plus qu'à produire l'image du même et sous prétexte de justice, il en vient toujours à pervertir le droit.

Le pouvoir que l'analyste reçoit de l'analysant n'échappe pas à cette règle: il est ordonné à la révélation de la promesse que cache encore et que médiatise déjà le discours qui fait loi dans la cure: devenir ce que l'Autre du langage appelle à être, dès avant et par delà toutes les apparences: sujet du désir. Mais il n'est pas en notre pouvoir de praticien de réaliser cette promesse. Nous sommes simplement le lieu où l'on peut espérer qu'elle n'est pas nécessairement fausse, qu'elle peut être tenue par un Autre, puisque "ça parle". "Pomme, poire, cerise, abricot,

Y'en a une, y'en a une ...

Pomme, poire, cerise, abricot,..."

Nous n'aurons jamais en cette position que le visage incertain que nous nous connaissons quand nous sommes appelés par notre nom et incessamment renviés de l'apparence à son secret: "où demeures-tu, toi qui parles ou toi qui écoutes? Dans l'image de toi ou dans la parole?"

Exactitude et vérité

Seule la position imaginaire peut être connotée d'exactitude. Venu ici pour parler, pour enseigner, j'ai à tenir cette position imaginaire exacte d'enseignant, et non à me taire, par exemple, parce que je suis psychanalyste.

Mais mon exactitude n'est pas mon identité. Autrement dit: La vérité du Sujet n'est pas dans l'identification à l'exactitude de ses positions imaginaires (exemples: parent, commerçant; en bonne santé...) La vérité du Sujet est toujours une question: elle est toujours à chercher.

Nos positions imaginaires expriment, mais partiellement seulement, ce que nous sommes. Nous sommes, et nous ne sommes pas ce que nous disons être (et le pervers vous coince en vous identifiant à ce que vous dites être, ou à ce que l'on dit de vous: un bon élève, un mauvais orateur...)

Nous avons à rechercher l'exactitude de "vérités objectives". Il faut gérer l'imaginaire (exemple: les techniques). Nous devons être un bon "ceci" et un bon "cela", mais le paradoxe est que nous avons en même temps à laisser tomber ce vouloir-là (l'orgueil du paranoïaque est de s'identifier pleinement à une bonne fonction). L'écart nécessaire entre l'exactitude de la vérité objective et la question de la vérité de l'homme est la ligne de crête, lieu de surgissement du sujet.

Le développement et l'exigence des techniques rendent cruciale cette question dans la fin de ce siècle.

L'inexactitude imaginaire, dans la technique, est "sans pardon", elle engendre la culpabilité. Et un "parfait technicien" qui travaille sa vie durant sans jamais se poser la question du sujet, peut être, à son insu même, en position d'imposture.

Chaque discipline est engagée dans la recherche de son éthique, mais follement, puisqu'elle le fait par rapport à son objet: le commerce, la pédagogie, la marine... alors que la question primordiale est l'éthique de l'homme.

Dans ce champ-là, le psychanalyste avec les psychotiques et les enfants surtout, n'échappe pas à la question: à moins d'être sourd, c'est à cet endroit qu'il se sent interpellé; l'exactitude à laquelle il tend, comme chacun, n'est pas la vérité.

L'exactitude peut et doit se dire, elle a pour fonction d'ouvrir la question de la vérité.

La vérité cherche à se dire.

Au nom de quoi être un homme, est-ce se laisser déplacer de ses positions imaginaires, si exactes soient-elles? C'est la question!

La naissance suicidaire

C'est une naissance qui n'est signifiée que par le suicide de la mère. Je donnerai l'exemple d'une petite fille, Véronique, 6 ans, à la limite de la débilité et de la psychose. Sa mère a fait une tentative de suicide 15 jours avant la conception, deux tentatives de suicide pendant la gestation, et elle s'est pendue 15 jours après la naissance. Cette petite fille est née au milieu des signifiants de la mort, elle est l'enfant de la mort.

Chez ces enfants psychotiques qui refusent la naissance, Vie et Mort sont confondues; ils ne sont pas entrés dans l'attente. Ils sont "morts sous la terre"; ils ne peuvent pas parler, seulement se taire. Se taire, et se terrer, cela va toujours ensemble.

Ce qui donne poids à une existence humaine, c'est qu'il y ait des témoins véritables de la naissance. En psychothérapie, avec les très jeunes enfants et les psychotiques, on est tout de suite au niveau de la vie et de la mort, et non au niveau sexuel. Un enfant qui joue à tuer, à mettre la mort en acte, fait de la mort une notion abstraite; il "tue" quelqu'un, et ce quelqu'un ne meurt pas: la mort est vaincue. Sans cela, il porte en lui la mort, et n'en sort pas. La vie, non médiatisée par la parole, sans altérité, tue. C'est la Non-vie, Non-mort. Chez le psychotique, l'horreur n'est pas consciente d'elle-même. L'entrée dans la souffrance, c'est la sortie de la psychose.

° °

La rééducation orthophonique

" Parlez simplement à l'enfant, comme une femme parle à un enfant." Il faut dire aux orthophonistes de supporter le transfert, sans le manipuler, de mettre en oeuvre leur compétence sans que cette compétence supprime la relation entre une femme et un enfant. Il ne s'agit pas de savoir ce qui se passe, ni de chercher à le savoir. Les enfants ont besoin de faire un travail à votre insu, et à leur insu. Que ce soient des analystes qui aident les orthophonistes, c'est possible, mais il faut éviter ce passage à l'acte qui ferait que tous les orthophonistes deviennent ou jouent au psychanalyste.

L'orthophoniste doit pouvoir supporter l'agression de parents jaloux en réalisant que ce n'est pas à lui que ça s'adresse. Il faut aussi pouvoir en parler avec quelqu'un. L'orthophoniste doit aussi avoir le courage de refuser un enfant qui n'est pas fait pour lui. On peut atteindre à une zone de paix qui fait qu'on peut nous dire n'importe quoi dans la mesure où la peur est dénoncée, où nous ne craignons plus d'être vulnérables, alors que nous le sommes, d'une vulnérabilité fantastique. Pour pouvoir entendre les autres, il faut avoir été quelque part dépossédé de la souffrance et de la joie. Alors on pourra être le témoin de la joie de quelqu'un sans en être dépouillé narcissiquement. Il existe des enfants qui n'ont jamais senti chez leurs parents ce témoignage de la joie qui les fait vivre. Alors ils sont dans le doute de cette joie, de cette vie qui chantent en eux, et qui n'ont pas de raison. Ces enfants savent immédiatement où vous en êtes, vous, de cette joie qui vous fait vivre. Les hommes ont difficilement même l'idée de ce qui se passe à ce niveau-là chez une femme, ni non plus au niveau de la violence. Le rapport entre mère et fille peut être le lieu d'une violence fantastique: elles peuvent avoir retourné contre elles leur puissance de vie. Quand ça s'ouvre chez la femme du côté du don et de l'altérité, cela peut être aussi grand. L'accueil de la parole que peut représenter une vie et un corps de femme est fantastique. L'homme ne parle vraiment qu'à une femme, et la femme qui le sait toujours quelque part peut en jouer... Ce que désire une femme, c'est un homme qui lui parle, qui l'écoute. Si les revendications de

puissance sociale des femmes sont telles qu'il n'y ait plus de répartition des puissances entre homme et femme, l'homme, dégonflé comme une baudruche ne parlera plus et alors il ne pourra plus faire cette indispensable limite entre sa femme et son enfant, car la femme ne peut pas faire cette limite-là.
